

# L'humanisme dans l'œuvre de Maurice Carême

## « Souvenirs » (2011)

Des années durant, Maurice Carême songe à écrire en prose ses souvenirs et tout particulièrement ceux en relation avec cette enfance paradisiaque qu'il passe à Wavre, sa ville natale, dans une famille modeste.

Lors d'un des séjours de création à Orval dans les années soixante, assis dans le petit bois d'épicéas<sup>1</sup> qui surplombe et la route de Villers à Orval, et la rivière la Marche, et le village français de Margny, il réalise que la poésie lui permettra bien mieux que la prose d'exprimer les mille et un aspects de cette richesse d'émotions qu'il porte en lui.

C'est indéniablement dans le recueil posthume *Souvenirs* paru en 2011 que se reflètent et l'éblouissement et aussi la nostalgie des bonheurs vécus enfant et adolescent.

Aux fenêtres du temps,  
J'ai regardé le monde.  
Je me suis vu, enfant,  
Jouant tout seul dans l'ombre.

Que faisais-je, riant  
Dans les herbes profondes ?  
Aux fenêtres du temps  
S'enfuyaient les colombes.

Je me voyais parlant  
Comme l'on parle en songe  
Dressé sur le ciel sombre  
Ainsi qu'un rosier blanc  
Aux fenêtres du temps.<sup>2</sup>

On pourrait croire que l'œuvre va s'élaborer surtout dans ce Brabant wallon où il ne cessera de retourner. Il avoue ne pouvoir se passer de ces paysages dont il connaît les moindres détails. Mais ses lieux d'inspiration sont à ce point nombreux que l'on reste étonné à découvrir leur diversité : Orval et ses environs (bien sûr, il y passe quatorze étés consécutifs de 1954 à 1970), la mer du Nord (Coxyde et Heyst de 1966 à 1969), la Meuse et les Ardennes françaises (de 1960 à 1970), Tirlémont (1970) où jadis il a fait ses études normales primaires, les Alpes (juillet 1973), la Normandie (août 1973), la Bretagne (août 1974), les Pyrénées (juillet 1975 et 1976), les vallées du Loing (juillet 1972), du Lot et du Célé (juillet 1974), de la Dordogne (août 1975), sans oublier le lac d'Annecy (août 1976), dernier lieu d'inspiration avant que la maladie ne l'empêche de voyager.

1. Le bois a été abattu et n'existe donc plus.

2. Poème « Aux fenêtres du temps », in *Souvenirs*, p. 22.

*Souvenirs* va se construire lentement, patiemment nous projetant tant et tant de détails de sa jeunesse que le recueil se révèle une authentique autobiographie. Maurice Carême en a-t-il eu le dessein ? Certes pas. Souvent il s'étonne des vers qu'il découvre sur sa page comme si lui-même était étranger à cette inspiration.

Je naissais. La rue des Fontaines  
Sentait la marjolaine.  
C'était en mai, elle sentait  
La marjolaine et le muguet.  
[...]  
Des hirondelles se posaient  
Comme des fleurs sur la fenêtre.<sup>3</sup>

La présence de la mère éclaire bien des textes :

Où le visage de ma mère  
Mettait sans fin de la lumière.<sup>4</sup>

Je prenais la main de ma mère  
Pour la serrer dans les deux miennes  
Comme l'on prend une lumière  
Pour s'éclairer quand les nuits viennent.<sup>5</sup>

Pas étonnant que je te voie encor  
Par-dessus tous les horizons,  
Mère qui fus plus belle en ta saison  
Que mille aurores,  
Plus soleilleuse que mille moissons,  
Et plus luisante dans ma nuit  
Que l'œil profond de mille puits.<sup>6</sup>

N'a-t-on pas écrit à propos de Maurice Carême que les poèmes du recueil *Mère*<sup>7</sup> étaient parmi les plus beaux sur ce sujet jamais écrits depuis François Villon ?

Le père ? Maurice Carême avoue qu'il ne le verra enfant que le dimanche. Il travaille tôt et tard et est peintre en bâtiment. Mais ces dimanches seront pour son fils de véritables fêtes des pères<sup>8</sup>.

Tu te souvenais de ton père  
Qui, par les journées de beau temps,  
Peignait des façades austères  
Dans une ville dure aux vents.<sup>9</sup>

---

3. Vers extraits du poème « Je naissais », *op. cit.*, p. 10.

4. Fin du poème « C'étaient des pins », *op. cit.*, p. 23.

5. 1<sup>re</sup> strophe du poème « La main de ma mère », *op. cit.*, p. 33.

6. Poème « Mère qui fut plus belle... », *op. cit.*, p. 161.

7. 1935.

8. Poème « Fête des pères », in *À cloche-pied*, p. 43.

9. 2<sup>e</sup> strophe du poème « C'était le temps... », in *Souvenirs*, p. 9.

Sa ville, la campagne brabançonne avec ses villages, ses champs, ses bois, ses rivières ne cessent de venir projeter lieux et paysages. Même lorsqu'il est loin d'eux, ils imposent leur présence dans l'œuvre. Leurs noms émaillent les vers et vous entraînent où Maurice Carême se ressourc. Vous sont-ils encore étrangers ? On finit par en douter tant ils vous deviennent familiers. Mystère de la poésie, de ses pouvoirs sur votre inconscient !

À Grez-Doiceau, ah ! que d'oiseaux !  
À Dion-le-Mont, ah ! que de joncs !  
Et quelquefois, cela me navre  
Moi qui suis né à Wavre.

Non que Wavre n'ait pas d'oiseaux,  
Non que Wavre n'ait pas de joncs,  
Mais elle les traite de haut  
Les laissant dans ses fonds.

Il est vrai qu'à Wavre, la Dyle  
A toujours laissé les fontaines  
Chanter dans une rue tranquille.  
N'y suis-je né moi-même ?

Puis Wavre, c'est Wavre parbleu !  
Ses pavés sont les seuls au monde  
Où mon pas fait tinter de l'ombre  
Parmi les gens heureux.<sup>10</sup>

La Dyle qui glissait tout près me murmurait  
Sans se lasser les simples mots dont je ferais  
Ces airs qui passeraient ainsi que des courlis  
Dans les roseaux jaseurs et tendres de son lit.<sup>11</sup>

L'enfance : le temps semble à ce point aboli que le lecteur se retrouve à son tour enfant jouant, riant, rêvant.

Au temps béni de mon enfance,  
Je m'endormais, tranquille et sage,  
Comme un livre d'images

Dont ma mère tournait les pages.  
Et les animaux, pour me suivre  
Dans mes rêves, sortaient du livre.<sup>12</sup>

Enfant des bonheurs sans raison...<sup>13</sup>

Je m'en allais en ce temps-là  
Avec des billes d'or en poche,

---

10. Poème « Wavre », *op. cit.*, p. 19.

11. Vers extraits du poème « Le berceau », *op. cit.*, p. 13.

12. Vers extraits du poème « Au temps béni de mon enfance », *op. cit.*, p. 67.

13. Vers extrait du poème du même nom, *op. cit.*, p. 18.

J'allais aussi loin que les cloches  
Résonnent derrière les bois.

J'étais l'Aga-Khan, Louis Treize,  
Ma tour était un peuplier  
Où je montais pour voir à l'aise  
Mon royaume, le monde entier.<sup>14</sup>

J'en étais sûr, les étoiles  
N'étaient jetées dans les cieux  
Comme une pluie de pétales  
Que pour la joie de mes yeux.<sup>15</sup>

La neige était alors si belle  
Que je n'osais marcher dedans.  
Sur tous les toits, riaient les anges.  
Les oiseaux, le long des sentiers  
Qu'ils n'avaient pourtant qu'effleurés,  
Laisaient des étoiles étranges.<sup>16</sup>

Mais en finirais-je jamais  
De reparler de mon enfance ?<sup>17</sup>

J'avais alors sept ans  
Et je m'interrogeais souvent...  
« Jusqu'où vont-ils, ces peupliers,  
Demandais-je à ma mère.  
Se perdent-ils dans la lumière ? »<sup>18</sup>

Et soudain, à la fin du poème « La maison de mon père » ces vers lourds de nostalgie :

Aujourd'hui, je ne suis plus rien,  
Même en la maison de mon père,  
Qu'un vieil homme qui se souvient  
D'avoir, enfant, été lumière.<sup>19</sup>

L'école, autre lieu de miracle quotidien pour l'enfant que fut Maurice Carême. Il garde de son instituteur des souvenirs dont il évoque les tendresses jusqu'à la fin de sa vie. Celui-ci récompense ses élèves en leur offrant un biscuit « petit beurre » leur permettant de le manger durant la leçon où ils se sont distingués. « C'était pour les enfants pauvres que nous étions un luxe. Je le dégustais longtemps à tout petits morceaux », confiait-il.

[...]  
Nous n'avions jamais vu le maître

---

14. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> strophes du poème « Je m'en allais en ce temps-là », *op. cit.*, p. 17.

15. Fin du poème « J'étais César », *op. cit.*, p. 32.

16. Vers extraits du poème « Était-ce bien la même neige ? », *op. cit.*, p. 52.

17. Vers extraits du poème « Monsieur Léon », *op. cit.*, p. 75.

18. Extrait du poème « J'avais alors sept ans », *op. cit.*, p. 122.

19. Vers extraits du poème « La maison de mon père », *op. cit.*, p. 176.

Que vêtu d'une blouse bleue.  
Sa silhouette, à la fenêtre,  
Faisait plus bleu le bleu des cieux.

Nous n'aurions pas trouvé étrange  
Qu'un beau matin, l'oiseau du saule,  
Ce devait être une mésange,  
Vint se poser sur son épaule.

Il était si tendre avec nous  
Que, si par hasard sa main blanche  
Nous caressait un peu la joue,  
Nous nous sentions roi dans les branches.<sup>20</sup>  
[...]

J'allais à l'école en sabots.  
Quel joli bruit sur la chaussée !  
J'allais à l'école en sabots,  
J'étais le frère des nuées.

C'était bien moi que les oiseaux  
Saluaient dans les graminées,  
C'était bien moi que les oiseaux  
Suivaient tout le long de l'allée.

Lorsque la cloche m'appelait,  
Je riais à la dérobée,  
Lorsque la cloche m'appelait,  
Je la rayais de ma pensée.

Ne voyais-je pas de la classe  
Un petit oiseau vert et gris  
Courir et chanter à ma place  
Dans l'ombre des pommiers fleuris ?<sup>21</sup>

Les sabots ? Il va les évoquer dès les poèmes de *Mère*<sup>22</sup>. « Nous ne portions des souliers que les dimanches et les jours de fête. J'ai donc su très tôt que l'argent n'était pas le garant du bonheur, puisque nous étions pauvres et heureux ».<sup>23</sup>

Je me souviens de cette école  
Où nous revenions en septembre.  
L'ombre y jouait à pigeon vole.  
Nos bancs sentaient la nouvelle encre.<sup>24</sup>

Septembre ? On songe à René-Guy Cadou et à son poème « Automne ». Mais on est

---

20. Extrait du poème « Le maître d'école », *op. cit.*, p. 16.

21. Poème « J'allais à l'école en sabots », *op. cit.*, p. 27.

22. Poème « Il y avait mes sabots », in *Mère*, p. 20, n°IX.

23. Propos recueillis par la Fondation Maurice Carême.

24. 1<sup>er</sup> strophe du poème « Je me souviens de cette école », *op. cit.*, p. 147.

loin ici des « ennuyeuses vacances » évoquées par le poète de Louisfert que Maurice Carême découvre chez un antiquaria du livre en 1950 littéralement transporté par le recueil « *Les brancardiers de l'aube* ». Quelques mois plus tard, la nouvelle tombe comme un couperet : René-Guy Cadou vient de mourir à 31 ans !

Mais revenons à ces vacances carémiennes.

Je traversais l'été, comme d'autres la France,  
Sur la barque dorée de mes grandes vacances.  
J'avais un arc et une flèche de sureau  
Et je m'imaginai être charmeur d'oiseaux.  
[...]  
Un tronc d'arbre évidé me servait de château ;  
Au bois, une poignée de fraises, de gâteau.<sup>25</sup>

Après des études secondaires inférieures, Maurice Carême obtient en septembre 1914 à l'École normale de Tirlemont une bourse d'études qui va lui permettre d'entreprendre des études normales primaires. L'enseignement n'étant toujours pas obligatoire en Belgique<sup>26</sup>, les études secondaires supérieures sont payantes et ne sont accessibles qu'aux classes privilégiées. Maurice écrit depuis l'âge de quinze ans. Élève brillant, son professeur de français, Julien Kuypers, conscient d'avoir dans sa classe un futur poète, va l'encourager et l'amener à mettre ses poèmes au point.

La guerre a commencé le 4 août. L'armée d'occupation a réquisitionné tous les moyens de transports. Maurice Carême se verra contraint à faire à pied, chaque fin et début de semaine, les trente-trois kilomètres qui séparent Wavre de Tirlemont.

Mon sac appesanti de cahiers et de livres  
Me meurtrissait l'épaule, et pourtant je riais  
Et pleurais en pensant à ce pain d'une livre  
Que ma mère avait fait de froment et de lait.<sup>27</sup>

Quand, après avoir traversé  
Maints villages, je revenais à pied  
De l'école de Tirlemont,  
La nuit tombait sur Biez.

Une fenêtre,  
Très loin, s'allumait dans une maison.  
Et je ne savais pas pourquoi  
Cette vitre éclairée  
Me remplissait d'émoi. [...] <sup>28</sup>

---

25. Vers extraits du poème « Je traversais l'été », *op. cit.*, p. 141.

26. La loi ne sera votée qu'en 1921.

27. 2<sup>e</sup> strophe du poème « Le moulin à vent », *op. cit.*, p. 160.

28. Début du poème « Le retour de l'école », *op. cit.*, p. 152.

Nous étions quatre compagnons  
Revenant à pied de l'école.  
Que de plaines à faire en long,  
Que de lieues à semelles molles !

Il y avait Carlier, Chaltin,  
Albert et moi, le plus fantasque.  
Nous marchions gais comme des masques  
En faisant chanter les chemins.  
[...]

Nous étions quatre compagnons  
Revenant à pied de l'école.  
Les années ont tourné en rond  
Et fui telles des grives folles.

Me voici seul sur cette route  
Dont on a coupé les lilas.  
L'automne sur les champs se couche  
Et, demain, l'hiver sera là.<sup>29</sup>

La mélancolie sous-tend les mots qui se bousculent sur la feuille blanche. Tout ce passé ressurgit au fil des pages. La maison familiale que les parents ont acquise à Wavre lorsque Maurice Carême avait sept ans en 1906 se fera de plus en plus le symbole du bonheur de l'enfance et de la jeunesse du poète.

Je tournais dans la rue Marschouw,  
Je frappais au cinquante-trois.  
J'entendais tirer le verrou,  
La porte s'ouvrait devant moi.

À cause du soleil de juin  
Qui fracassait toute la rue,  
Je ne voyais que les deux mains  
De ma mère déjà tendues

Et, derrière elle, scintillant  
Sur la table dans un rayon  
Tombé du carreau, le bol blond  
Posé près du pain de froment.

Et, comme si je pénétrais  
Détendu dans un autre monde,  
J'avançais brusquement muet  
Entre les meubles qui riaient  
Comme des visages dans l'ombre.<sup>30</sup>

---

29. Extraits du poème « Quatre compagnons », *op. cit.*, p. 150.

30. Poème « Rue Marschouw », *op. cit.*, p. 89.

Carême retrouve dans de très nombreux poèmes de *Souvenirs* son domaine privilégié : la campagne, les prés, les bois et ce silence qui, enfant, déjà le fascine, ce silence qui sera plus tard lié à sa création littéraire. Un silence bien sûr tout habité de chants d'oiseaux, du bruit de l'eau qui coule et du vent qui virevolte dans les arbres...

La plaine était immense  
Et immenses, les bois.  
J'y passais mes vacances  
Comme sur un trois-mâts.  
Dans la hune des branches,  
J'abordais quelquefois  
Au cœur bleu du silence.  
Et je demeurais là  
Au milieu des mésanges  
Qui retenaient leur voix  
Sans comprendre pourquoi  
J'étais si malhabile  
À lire l'évangile  
D'un humble bout de bois.<sup>31</sup>

[...]  
Déjà le brouillard incertain  
Vaporisait tous les lointains.  
Et, noyé dans le blanc silence  
Annonçant la fin des vacances,  
Tu ne comprenais pas pourquoi  
Il te fallait quitter les bois  
Pour voir ta vie, tout en devoirs,  
Épinglée sur un tableau noir.<sup>32</sup>

Les longs jours de vacances  
Arrivaient pourtant à leur fin,  
Mais j'étais sûr d'attendre en vain  
Que vînt septembre.

Rentrerais-je jamais  
En classe ? J'affirmais que non.<sup>33</sup>

C'était vers la fin des vacances.  
Le soir ouvrait ses ailes d'ange.  
Assis sur le haut du coteau,  
Je regardais mourir dans l'ombre  
Dion-le-Val et son château.  
C'était pour moi le bout du monde.<sup>34</sup>

La nature est partout triomphante et se magnifie en images dont le poète de *Brabant*

31. Poème « Au cœur du silence », *op. cit.*, p. 79.

32. Fin du poème « Tu regardais », *op. cit.*, p. 82.

33. Vers extraits du poème « Assis au pied d'un hêtre », *op. cit.*, p. 131.

34. 1<sup>er</sup> strophe du poème « La fin des vacances », *op. cit.*, p. 47.

a depuis toujours le secret. Images fortes, en symbiose parfaite avec le contexte où elles s'intègrent, mieux se fondent. Est-ce une des raisons pour laquelle si peu de critiques littéraires belges en souligneront la magie :

Le vent, comme un enfant distrait,  
Passait à travers les jardins...<sup>35</sup>

[...] Malgré le printemps qui coulait  
À larges flaques de musique  
Sur les pommiers du mois de mai.<sup>36</sup>

La ville, à peine réveillée,  
Se lavait les yeux dans la Dyle.  
[...] À l'infini, des peupliers  
S'en allaient, le soleil au dos,  
Comme une bande d'écoliers  
Montant, allègres, le coteau.<sup>37</sup>

Le vent riait au bras du temps.<sup>38</sup>

Des hauteurs de Chérémont,  
Qui fendaient comme une étrave  
La nuit noyant les maisons...<sup>39</sup>

Le soir ouvrait ses ailes d'ange.<sup>40</sup>

Dès qu'à midi les écoliers,  
Comme une bande d'oiseaux fous,  
S'étaient brusquement envolés...<sup>41</sup>

L'été scintille, transparent,  
Avec l'éclat d'un diamant  
Qu'un soleil lent, mais entêté  
Ne cesse jamais de tailler.<sup>42</sup>

Si, pour l'enfant qu'il est, la vie déborde de bonheur, de jeux dans une campagne qui l'émerveille, où la branche se métamorphose en arc, en flèche, en sabre, en fusil, il pressent très tôt que la vie des adultes est pesante de travail et de peines quotidiennes.

« Mon Dieu ! que les jours sont courts !  
Disait ma mère, et si lourds ! »

Je ne sais quelle détresse

---

35. Vers extraits du poème « La fille de notre voisine », *op. cit.*, p. 58.

36. Vers extraits du poème « C'était le temps... », *op. cit.*, p. 9.

37. Vers extraits du poème « Je devais être jeune encor... », *op. cit.*, p. 24.

38. Vers extrait du poème « Ma mère ne pensait à rien », *op. cit.*, p. 30.

39. Vers extraits du poème « J'étais César », *op. cit.*, p. 32.

40. Vers extrait du poème « La fin des vacances », *op. cit.*, p. 47.

41. Vers extraits du poème « La fille du concierge », *op. cit.*, p. 64.

42. Vers extraits du poème « Comme l'eau passe », *op. cit.*, p. 165.

Passait au fond de ses yeux  
À voir les pigeons sans cesse  
Monter, libres, vers les cieux.

Elle s'asseyait, les bras  
Mal croisés sur son corps las.

Et je la regardais, triste  
De la voir ainsi si triste.  
Alors, me prenant la main,  
Elle disait simplement :

« Va jouer mon pigeon blanc. »<sup>43</sup>

Je me souviens de tant de jours  
Où ma mère était à la peine,  
De tant de jours et de semaines  
Dont rien jamais ne reviendra.<sup>44</sup>

Va-t-il oublier pour autant de projeter des souvenirs plus tardifs dans sa vie d'homme et de poète, même s'ils sont vraiment minoritaires. La mer du Nord<sup>45</sup> ne se laisse pas oublier. Orval dans un poème qui lui fait transcender l'hiver et la neige qu'il voit tomber au dehors, assis à sa table, dans sa Maison blanche à Anderlecht.

Je songe au soleil qu'il faisait alors,  
Je croyais marcher sur le bord des cieux  
Tant l'ombre, à l'orée des pins, semblait bleue.  
Je n'étais plus moi... j'étais l'univers...<sup>46</sup>

Et aussi Nemours, où il se rendit lors de son séjour à Moret dans la vallée du Loing. Là aussi les souvenirs lui renvoient son image marchant le sac au dos avec « pour bagage// un sac qui ne pesait pas lourd ».

Mais oui, tu étais à Nemours.  
Sur le Loing, traînaient des nuages.  
Ils ne te parlaient que d'amour.  
[...]  
Le ciel éclairait ton visage  
Ainsi qu'un immense abat-jour.  
Les maisons te criaient bonjour.  
La joie riait dans ton sillage.  
Le temps, pour toi, n'avait plus cours.<sup>47</sup>

Malgré les joies, les bonheurs vécus, il sait le temps inexorable. Si la mort, pour lui, n'aura jamais ce visage tragique que tant d'hommes lui donnent, elle est là présente. Que

---

43. Poème « Que les jours sont courts », *op. cit.*, p. 73.

44. Début du poème « Je me souviens de tant de jours », *op. cit.*, p. 166.

45. *Ibid.*, pp.157-158.

46. Vers extraits du poème « J'écoute le pas... », *op. cit.*, p. 154.

47. Début et fin du poème « Tu étais à Nemours », *op. cit.*, p. 153.

de fois dira-t-il : « La mort, mais c'est la chose la plus naturelle qui soit, lorsqu'il y a vie, il y a mort ».

Et je riais plus fort encor.  
Que savais-je alors de la mort ?<sup>48</sup>

J'habitais près du cimetière.

Est-ce pour cela que la mort  
M'est devenue si familière  
Que j'en parle aujourd'hui encor  
Comme un enfant parle à sa mère ?

Bien à l'aise sur le coteau,  
Je regardais les rangs de croix  
Posées comme de grands oiseaux  
À l'ombre des hauts acacias.

Mon Dieu ! de quoi aurais-je eu peur ?  
Le toit rouge de ma maison  
Défait sans fin les saisons.

Ma main tenait la main du temps,  
Moi aussi, j'étais éternel.  
Dès que j'ouvrais les bras au vent,

Mes yeux se remplissaient de ciel.<sup>49</sup>

Il se pourrait bien que les morts  
Cachent au fond de leurs prunelles  
Un petit morceau de soleil  
Qui les rend éternels.

[...]

Comment sinon apercevrais-je  
Les yeux tranquilles de ma mère  
Qui, douces lampes familières,  
Luisent au fond de moi ?<sup>50</sup>

En 1972, il est nommé le 9 mai 1972 « Prince en poésie » à Paris. Le titre lui est remis au célèbre restaurant Le Procope. Le 23 juillet, il écrit dans sa modeste chambre d'hôtel à Moret avec la fraîcheur d'âme qui est la sienne :

Prince ? aurait dit ma mère.  
Aussitôt, elle aurait bien ri.  
Elle n'avait sur son logis  
Que le blason de la lumière.

Moi qui buvais le lait au litre

48. Vers extraits du poème « Le plat de tartines », *op. cit.*, p. 37.

49. Poème « J'habitais près du cimetière », *op. cit.*, p. 43.

50. 1<sup>er</sup> et dernière strophes du poème « Les yeux de ma mère », *op. cit.*, p. 172.

Et adorais l'odeur des simples,  
Comment aurais-je fait, si simple,  
Pour scintiller comme une vitre ?

Bien sûr, je parlais aux pigeons,  
Aux carabes, aux véroniques.  
Mon Dieu ! que je serais comique,  
Une couronne sur le front !

Aussi, ne l'ai-je jamais mise  
Bien qu'elle soit si transparente  
Qu'on la prendrait pour l'ombre grise  
D'une grappe fleurie de cytises.<sup>51</sup>

Non qu'il dédaigne les honneurs, mais il sait que seule la valeur de l'œuvre est essentielle. Plus que jamais, il tend à cette simplicité qui le fascine depuis les années trente. Pourquoi se demande-t-il à nouveau Rutebeuf, Villon, Ronsard, Saint Amand, Chénier, Musset, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire, Jammes, Eluard, Aragon, mais aussi Ibn Arabi, Omar Khayyam, Hafiz, Basho, Yannis Ritsos, Attila Jozsef, Akmatova et tant et tant d'autres continuent-ils à nous bouleverser, à nous parler au cœur et à l'âme. Pourquoi en Flandre Gezelle, van de Woestijne, van Ostayen qu'il a découvert, ébloui par la beauté de la langue et sa musicalité, adolescent, à l'école normale de Tirlemont.

La prosodie ? L'octosyllabe triomphe. Carême s'en joue – que les textes soient aériens ou graves, voire très graves. Il se plaît parfois à l'allier au vers de six pieds dans des cadences où s'harmonise cette musicalité qui va inspirer tant de compositeurs et chansonniers<sup>52</sup>. Le sept pieds, lui, est très rare, le rythme de *Souvenirs* cadre peu avec l'irrégularité de ce vers. On est loin du *Jongleur*. Plus rares encore les cinq et quatre pieds. Une série de poèmes en alexandrins lui permet de dire et redire cette campagne où il a joué enfant émerveillé et qui demeure un de ses lieux privilégiés de création. Le ton s'y fait ample, profond.

[...]  
C'était le temps miraculeux des écureuils,  
Des billes colorées, du fol envers des feuilles.

Les blés nous réservaient leurs bleuets. Les chemins  
Qui n'allaient nulle part nous prenaient par la main.

Les fleurs nous regardaient, nous étions des amis ;  
De brusques vols d'oiseaux nous laissaient interdits

Comme si nous avions, sans le savoir, franchi  
Les grilles armoriées de quelque paradis.<sup>53</sup>

Pas plus que dans l'ensemble de l'œuvre, l'image du « poète de la joie » que certains de ses contemporains ont tenté de lui apposer ne résiste à une lecture approfondie de ce

51. Poème « Prince ? », *op. cit.*, p. 155.

52. 334 en juin 2014.

53. Fin du poème « Le temps miraculeux des écureuils », *op. cit.*, p. 114.

recueil. La dualité de sa vision du monde sourd de bien des poèmes.

Rappelle-toi, disait ma mère,  
Qu'un seul instant suffit  
Pour gâcher une vie entière.  
Puisse-je l'avoir bien comprise  
Et n'avoir pas serré les mains  
Comme un avare sur mon pain !

Que de ronciers, hélas ! d'orties  
Sur la route que j'ai choisie !<sup>54</sup>

Malgré toutes les clartés que projettent tant et tant de vers de *Souvenirs*, les ombres sont là. Dans sa miraculeuse simplicité, Maurice Carême est un des poètes majeurs du vingtième siècle. Son œuvre est aujourd'hui plus que jamais internationale.

C'est un Noël tout blanc  
De neige et de légende.  
C'est un Noël tout blanc  
Comme dans les « Warlandes »<sup>55</sup>  
Il y a soixante ans.

Une musique étrange  
Dans les hauts peupliers,  
Une musique étrange  
Semble un moment planer  
Avec des ailes d'ange.

Un vague clairon sonne,  
Une étoile paraît.  
Un vague clairon sonne,  
Mais il n'y a personne  
Que la nuit désormais.<sup>56</sup>

Jeannine BURNY  
Présidente de la Fondation Maurice Carême

---

54. Poème « Que d'orties ! », *op. cit.*, p. 170.

55. Lieu-dit près de Basse-Wavre.

56. Poème « Noël blanc », *op. cit.*, p. 39.